

YONVILLE, VILLAGE CITOYEN ?

"Je ne saurais pas le refaire" ou "je ne saurais pas l'expliquer" sont les mots qui accompagnent le tour de main, le geste adroit que la grâce inspire et qui ne deviendra jamais une technique. Technique : geste décomposé que l'on peut répéter. L'organisation d'un atelier le montre aussi bien que le plan d'une dissertation : on vient à bout d'une difficulté en décomposant un mouvement en séquences substituables, juxtaposables, que l'on peut répéter et transmettre. Ainsi *ratio*, raison, est l'art de faire des parts.

Mais à mesure qu'il étend sa puissance en décomposant la matière, l'esprit, lui, gagne en unité. Plus la matière est matière plus l'esprit est esprit en un pressant mouvement qui le ramène à lui-même. Face au monde dont les articulations sont soigneusement disjointes par l'intelligence technicienne le sujet est appelé à une liberté dont il lui faut être digne. Aussi, loin que l'esprit s'aliène dans ses produits, loin que le sujet s'émiette en autant de fonctions que ses gestes en décomposent, il s'unifie. Dans la cuisine "fonctionnelle" où chaque geste est comme plastifié je vois une femme plus libre que dans l'ancre noirci où il fallait entretenir le feu.

Depuis Platon comparant le dialecticien au serviteur qui découpe avec art un gibier, il y a là une grande loi que tous les penseurs reconnaissent : d'un même mouvement l'accroissement centrifuge de la puissance dissociante revient en force centripète à l'esprit en quête d'unité. Aussi n'y a-t-il pas à redouter que la technique asservisse les esprits, je tiens au contraire qu'elle fait surgir des libertés si nouvelles qu'elle amène chacun à mieux saisir sa destinée. Toute unité réelle se construit dans un travail de différenciation.

Mais cela devra, apparemment, se faire ailleurs qu'à l'école. Les réformes concoctées par les boutiquiers qui nous gouvernent semblent

soumettre l'école aux impératifs de l'atelier : adaptation aux technologies nouvelles, spécialisations professionnalisantes, dans chaque discipline plus de procédures et moins de contenu. Les impératifs du progrès conduiraient-ils à voir dans la culture un luxe désuet ? Ce que l'on appelle la culture générale est au contraire ce retour impérieux à l'esprit exigé par les questions que soulèvent les techniques. Si l'école ne relève pas ce défi, il faudra bien aller chercher ailleurs les réponses, car elles resteront de toutes manières nécessaires. Dans une société qui innove, qui étend continûment notre puissance, le rôle de l'éducation est de revenir au centre, d'être attentif à ce qui ne change pas, à ce qui est hors puissance, de discerner ce qui mérite d'être gardé. C'est là vraiment "relever le défi de notre époque".

Chatouillé par la philosophie, M. Homais a écrit un ouvrage décisif : *Statistique générale du canton d'Yonville, suivie d'observations climatologiques*. "Il vient de recevoir la légion d'honneur", sur ce mot terrible se clôt la tragédie de la bêtise qu'est *Madame Bovary*. Après la légion d'honneur il ne faudrait pas que M. Homais gagne un ministère, celui de l'éducation nationale.

JEAN-NOËL DUMONT.

2. PHILOSOPHIE

Natacha Vessière prépare une thèse sur Kierkegaard : *Kierkegaard contre la philosophie et contre la chrétienté*. Elle anime un séminaire sur Kierkegaard au *Collège Supérieur*.

A l'intérieur de ce numéro :

- 1 **Editorial** par Jean-Noël Dumont
- 2 **Philosophie :** *La communication chez Kierkegaard*
par Natacha Vessière
- 3 **En bref...** Informations
- 4 **Agenda :** ↪ Soirée Robert Bresson
↪ Colloque sur le Don

LA COMMUNICATION CHEZ KIERKEGAARD.

Dans *Le Post-Scriptum aux miettes philosophiques* Kierkegaard note cet étrange désir de l'individu de se communiquer alors qu'il est parfaitement conscient de l'incommensurabilité de son intériorité : « *La double réflexion se trouve déjà dans l'idée même de communication ; le sujet qui existe dans l'intériorité de son isolement veut se communiquer ; c'est-à-dire*

qu'il veut garder sa pensée dans l'intériorité de son existence subjective tout en se donnant lui-même à connaître. Il est impossible à cette contradiction de s'exprimer sous forme directe (sauf aux gens dénués de réflexion à qui tout est possible). » Tout comme la raison, l'intériorité est rongée par un désir qui la pousse hors d'elle-même. L'intériorité sait que ce qui fait sa force, sa vérité, ne peut être dit. Pourtant, elle veut se communiquer. Il y aurait donc en elle, une volonté de se détruire, de se perdre dans le public ; car, dès qu'elle s'exprime, l'intériorité devient extériorité et meurt en tant qu'intériorité. Kierkegaard résout cette contradiction par la communication indirecte. En effet, la communication directe, celle qui communique un message clair, explicite et qui prétend contenir la vérité, est du côté de la preuve, du concept, de l'objectif, alors que la communication indirecte est du côté de la conviction, de la pensée, du subjectif.

Trois figures de la communication

Trois types d'existants peuvent représenter les trois communications possibles chez Kierkegaard : le professeur communique un savoir, l'existant communique par ironie et le Christ se communique ⁽¹⁾. Le professeur spéculant croit offrir à son disciple une information, un contenu de pensée. Il croit pouvoir aider celui qui est à la recherche de la vérité, lui faire gagner du temps, lui proposer quelques théories sur la question. Mais l'erreur est là : elle consiste à croire que la vérité est un contenu, un résultat. C'est justement ce postulat que Kierkegaard va critiquer. Pour lui, la vérité est un chemin, elle est la voie, c'est-à-dire le chemin qui mène à elle. Alors, une leçon ne suffira pas. C'est parce que le professeur s'accommode de la question objective de ce qui est dit, qu'il entre dans la communication directe. L'existant, celui qui vit ce qu'il pense, et pense ce qu'il vit, celui qui arrive à tenir ensemble cette contradiction, celui-là est préoccupé par la question du comment c'est dit. Le penseur objectif, lui, devient un livre, et au lieu de rendre compte de la vérité, sa vérité, il rend compte des hypothèses de travail qui sont les siennes, il rend compte, par exemple, de l'histoire mondiale, il rend compte du vraisemblable, non de la vérité. Mais l'existant qui veut cheminer vers la sagesse n'est pas *intéressé* par le livre : ni le livre, ni les leçons ne répondent à ses questions d'existant, ni le livre, ni les leçons ne l'aident à vivre, à décider selon la vérité. Le professeur parle de géographie à celui qui voudrait

savoir si Dieu existe, et si lui, pauvre existant, a une chance de salut. Tout savoir communiqué directement est *désintéressant*, c'est-à-dire qu'il est indépendant du sujet qui l'énonce et du sujet qui le reçoit, il est sans existence.

En revanche, si l'on veut une pensée vraie, il faut qu'elle soit redoublée, c'est-à-dire qu'il faut et le discours, et la vie correspondant au discours. Cette reduplication est critère de vérité. Du même coup, le disciple devra se pencher, non sur les propos, mais sur l'existant lui-même. Ainsi, les propos et la vie de l'existant, sont plus féconds que toutes les leçons des meilleurs hégéliens, plus féconds pour celui qui veut apprendre à vivre selon la vérité. « *Au lieu de chercher secours auprès d'un philosophe universellement reconnu, ou auprès d'un professeur publicus ordinarius, mon ami s'est réfugié auprès d'un penseur privé qui avait possédé autrefois toutes les splendeurs de la terre, mais qui dut se retirer ensuite de la vie : auprès de Job qui assis dans la cendre et tout en se grattant les plaies de son corps avec un tesson, laisse tomber de rapides remarques et réflexions. Il semble à mon ami que la vérité se révèle ainsi plus convaincante, plus belle, plus reconfortante que le Symposium grec* ⁽²⁾. » La communication indirecte se fait communication de l'existence ; or, l'existence ne se laisse pas communiquer. La communication se doit donc d'être indirecte pour deux raisons au moins : parce que l'intériorité est intraduisible et parce que la vérité est subjectivité : elle est donc indirecte pour celui qui communique et pour celui qui écoute. Dans l'article *la Rhétorique de Kierkegaard* ⁽³⁾, F. J. Billeskov Jansen conclut de cette communication indirecte la distinction radicale entre Pascal et Kierkegaard. Pascal voudrait montrer -voire démontrer- la vérité du christianisme, alors que Kierkegaard procéderait par conviction : ce que veut montrer ce dernier, c'est qu'il est lui-même convaincu ; quant à ses lecteurs, il les laisse à eux-mêmes, sans autre forme d'enseignement.

La communication indirecte : l'ironie de l'existant

Ainsi, nous pouvons dire que l'existant renvoie le disciple à lui-même : l'existant ne communique rien si ce n'est l'apprentissage, la nécessité du retour sur soi, apprenant ainsi que c'est en soi que se trouve la vérité, qu'elle est dans le chemin emprunté. Mais comment l'existant peut-il renvoyer le lecteur à lui-même sans passer par la communication directe ? L'existant, pour cela, procède par ironie. L'ironie

consiste à dérouter le lecteur, voire à le provoquer. Elle est une scission entre le dit et le vouloir dire. Discréditant, dans le langage (et non dans l'existence, sans quoi la reduplication n'est plus tenue), la vérité de ce qui est dit, l'ironie oblige le disciple à se défaire de la leçon devenue caduque : le lecteur reste seul avec lui-même, alors qu'il voulait se trouver seul avec la vérité. Renvoyant le lecteur à lui-même, l'ironie est ouverture, elle est appel à l'individualité, elle s'adapte même au public, au sujet qui la reçoit ; elle n'est pas un discours qui peut être entendu par tous et indépendamment de tous. Selon A. Clair : *« Par cette distance incommensurable entre le phénomène et la réalité, la dialectique kierkegaardienne se présente assurément comme une pensée irréductible entre le discours et l'existence, elle se place en opposition à la phénoménologie ; de même en affirmant l'écart irréductible entre le discours et l'existence, elle se place en opposition avec une philosophie qui prétendrait traiter adéquatement les thèmes existentiels par une analyse du langage (...) ce que précisément l'ironie signifie en premier lieu, c'est la dénonciation de toute forme de systématisation, de clôture et de complétude.⁽⁴⁾ »* L'ironie ne nie pas la valeur des mots, mais la dévie, la suspend, de telle sorte que l'intérêt ne soit plus porté sur ce qui est dit, mais sur celui qui dit et sur celui qui écoute. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'intériorité peut se communiquer. Kierkegaard distingue ainsi la réponse ironiste de celle du spéculant, dans le *Concept d'ironie constamment rapporté à Socrate* : *« On peut, en effet, interroger avec l'intention d'obtenir une réponse qui donne pleine satisfaction, de sorte que, plus on interroge, plus aussi la réponse prend de profondeur et d'importance ; ou bien on peut interroger, non pas en vue de la réponse, mais pour épuiser par sa question le contenu apparent et laisser un vide. La première méthode suppose naturellement qu'il y a plénitude, et la seconde qu'il y a vide. La première est la méthode spéculative, la seconde, la méthode ironiste. »* La méthode ironiste consiste à faire apparaître le vide de toute réponse apportée. Ce vide n'est pas une apparence, il est le résultat de l'incommensurabilité de la vérité et de l'intériorité ; s'il n'était qu'une apparence, il suffirait d'affiner ses outils langagiers pour communiquer.

La pseudonymie chez Kierkegaard peut être étudiée comme exemple de méthode ironiste. Kierkegaard fait lui-même l'analyse de sa propre pseudonymie dans l'annexe du *Post-scriptum aux miettes philosophiques*⁽⁵⁾, intitulé « Coup d'œil sur un effort simultané dans la littérature danoise ». Il prend

l'exemple de *Ou bien... Ou bien...*, sans toutefois reconnaître qu'il en est l'auteur, et fait deux remarques justifiant qu'il s'agit là d'une communication indirecte : il n'y a pas d'auteur et il n'y a pas de conclusion. En parlant de l'auteur réel de ce dernier ouvrage, Kierkegaard écrit : *« Qu'il n'y ait pas d'auteur est un moyen d'éloigner. (...) Qu'il ne donne pas de résultat, ni de conclusion définitive est une manière d'exprimer indirectement que la vérité est intériorité. »* Avec la pseudonymie, le lecteur est dérouté : elle enlève la certitude du message, de sa vérité, la facilité qui consiste à recevoir le témoignage d'un existant. La pseudonymie est un miroir que l'auteur pseudonyme tend au lecteur ; un miroir, non pour qu'il s'identifie à l'auteur, mais pour que, déçu dans son attente d'un texte réel et proposé comme vrai, il se retourne vers lui-même comme dernier refuge de vérité.

Il reste que cette méthode ironiste est surtout celle du maître face au disciple chez Kierkegaard. Il s'agit bien sûr de l'analyse kierkegaardienne de l'ironie socratique. Le disciple du maître est déjà dans la vérité, tel est le postulat de Socrate. Le disciple n'a donc besoin de maître que comme occasion de lui révéler que la vérité est en lui. C'est le rôle de la maïeutique. Voilà pourquoi les dialogues socratiques sont pleins de questions qui renvoient à l'interlocuteur, et voilà pourquoi, aussi, ils s'achèvent sur des apories la plupart du temps. Après avoir révélé à son disciple qu'il a en lui la vérité comme un souvenir qu'il s'agirait de faire remonter à la surface de la conscience du disciple, le maître s'en va. Sa mission est terminée, il n'est qu'occasion. L'ironie consiste alors dans cet oubli de soi-même afin que l'autre se révèle comme siège de la vérité. C'est la raison pour laquelle Socrate n'a jamais rien écrit ; à la rigueur le terme de disciple est faux, il vaudrait mieux ne rendre compte d'aucune relation d'enseignement ; Socrate n'a rien à apprendre, il est celui qui sait qu'il ne sait rien. Il est un accoucheur.

La communication indirecte : l'incognito du Christ

Or, cet existant qu'est le maître, communique encore différemment de Dieu. Socrate est un maître, Dieu est « maître et sauveur ». Le disciple de Socrate est dans l'ignorance, mais la créature, face à son Créateur, elle, est dans le péché. Entre Dieu et sa créature s'instaure un dialogue, une sorte de tête-à-tête, mais ce dialogue n'établit pas une relation

d'égalité : la créature, elle, vit dans le péché, dans la non-vérité, qui est au delà de la simple ignorance. Dieu alors, n'est pas occasion, il révèle la vérité, il est la Vérité. Cette communication opère un véritable décentrement. Avec Socrate, le dialogue est égal : *« D'homme à homme c'est là le service suprême ; le disciple est pour le maître l'occasion de se comprendre soi-même, et réciproquement le maître est pour le disciple celle de se comprendre soi-même ; le maître ne laisse après lui pas de créance sur l'âme du disciple, pas plus que le disciple ne peut prétendre que le maître lui doive quelque chose. »*⁽⁶⁾ Dieu, lui, n'a pas besoin de sa créature pour se comprendre lui-même ; en revanche, si celle-ci est dans le péché, seul Dieu peut lui accorder la rémission. C'est la raison pour laquelle, c'est Dieu lui-même qui est le centre de la Vérité, non la créature. Le croyant n'est plus centre du monde, car la vérité est en lui seulement en tant que Dieu est en lui. La communication de la vérité incarnée ne se fait donc plus dans le dialogue, mais dans l'instant de la révélation, l'instant où Dieu appelle l'homme. La communication de l'existant était indirecte car le disciple et le maître étaient égaux, ils possédaient tous deux la vérité. Mais le rapport de Dieu à sa créature est inégal : le Créateur n'est pas l'égal de sa créature. Ce rapport est semblable à celui d'un roi qui veut épouser une fille du peuple. Dans son amour pour cette fille du peuple, le roi met en péril l'essence même de la jeune fille : l'amour du roi la hausse à un stade supérieur, il fait d'elle autre chose qu'une fille du peuple. Car l'amour cherche l'égalité, le roi souffre de cette inégalité, comme Dieu souffre du péché de l'homme. Cette inégalité risque de rendre Dieu incompréhensible à l'homme. *« Le disciple [la créature] est dans la non-vérité [et dans le péché], il y est par sa propre faute, tout en étant pourtant l'objet de l'amour du dieu [de Dieu] qui veut devenir son maître, et dont le souci est de rétablir l'égalité. Faute d'y réussir, l'amour sera malheureux, et l'enseignement vide de sens, parce que maître [Dieu] et disciple [créature] n'auront pu se comprendre. »* L'unité pourrait se faire si Dieu, tel le roi qui se montre dans toute la splendeur de sa gloire à la jeune fille du peuple, apparaissait à sa créature, et que celle-ci tombât en adoration. Mais d'une telle adoration, Dieu ne veut pas, car celui qui aime veut la gloire de sa bien-aimée, Dieu veut la gloire de sa créature. De la sorte, Kierkegaard évacue la communication mystique fusionnelle.

Alors, Dieu se fait homme, devient Christ, il se fait serviteur. Il se rend contemporain à l'homme. La Vérité descend sur terre. La Vérité se fait présence,

incarnation, corps. L'homme aurait pu s'inventer comme l'égal de Dieu, il aurait pu égaler Dieu à lui, mais jamais l'homme n'aurait pu imaginer que Dieu s'inventerait égal à l'homme, sans renoncer en rien, à sa divinité. La révélation est un miracle, une génialité. Alors, la communication divine se fait par le Christ, et la vérité vient à l'homme qui considère l'existant Jésus, en celui qui se rend contemporain du Christ et se laisse édifier par lui. C'est donc le paradoxe christique -Dieu et homme- qui rend compte de la communication indirecte du Christ. C'est son incognito -et non plus l'ironie- qui explique cette communication.

L'expression et l'honnêteté, la Parole et la Vérité

Quelle est la fin de la communication ? La transmission d'une vérité ? Non, nous l'avons vu ; dans la véritable communication, c'est-à-dire la communication indirecte, ce qui importe est le chemin qu'effectue l'interlocuteur, le résultat n'importe pas, la vérité objective non plus. L'existence serait une question questionnant de manière ininterrompue, et celui qui veut communiquer est condamné à sans cesse approfondir, ou à se taire dans le silence et l'écoute de la prière. Tourbillon et ivresse des profondeurs de l'existence sans fond, mais dont le fondement, tout en se dérochant, se fait certitude subjective. Désir sans fin de la source qui nous comble.

Dans un tel cadre, la vertu du langage n'est plus de fonder la vérité, mais de dénoncer l'erreur . Si la pensée est liée au langage, alors c'est le langage lui-même qui exprime cette dérobade, et si la pensée ne cherche plus la vérité comme son objet, alors l'objet de la pensée se fait intérieur à la pensée elle-même qui refuse la vérité objective. La conséquence d'un tel raisonnement, c'est que la pensée vraie s'incarne dans l'honnêteté : ce serait bien alors encore la reduplication kierkegaardienne.

Le véritable "devenir chrétien", que Kierkegaard avait pour mission d'exposer à la face de ses contemporains, se fait, lui aussi, par la défense de l'honnêteté : si l'on veut prouver la vérité du christianisme , celui qui se dit chrétien a au moins pour devoir et pour témoignage, de devenir cette honnêteté. Et Kierkegaard d'écrire : *« Pour cette honnêteté je veux risquer quelque chose pour le christianisme. En admettant que je devienne à la*

lettre une victime, je ne serai pas une victime pour défendre le christianisme, mais parce que je voulais l'honnêteté.⁽⁷⁾». En revanche, si le souci premier de Kierkegaard et de ses écrits est l'honnêteté -puisque'il s'agit de trouver une vérité qui soit vraie pour soi- il semble bien que l'expression rende la conviction comme érodée, usée, amoindrie : l'expression si difficile de la sincérité -non pas cette sincérité mielleuse qui consiste simplement à divulguer des secrets plus ou moins minables- mais la sincérité comprise comme une promesse de ce que l'on voudrait réellement être, comprise comme tâche que l'individu se promet et promet aux autres de remplir. Cette expression-là semble puiser sa force dans l'étendue de la conviction elle-même, comme si l'expression était déjà la cause de l'éloignement d'avec la chose exprimée. Il s'agit là d'une sorte de « rétractation du religieux⁸ ». Cette honnêteté, c'est celle des discours religieux de Kierkegaard.

La communication entre hommes chez Kierkegaard permet le glissement de la vérité à l'honnêteté ; en outre, la communication avec Dieu impose un autre glissement : celui de la parole au regard. La foi est l'acceptation du regard de la Vérité, du regard de Dieu. Or, ce regard, s'il est accepté, engage une promesse : celle de grandir avec Dieu et devant lui. Si la foi est la connaissance qui passe par le regard, alors nous pouvons envisager les remarques de Kierkegaard concernant la prière et cet étrange sentiment que même dans nos demandes ou nos louanges au Père, nous ne pouvons tout dire. Alors que la prière voudrait rejoindre la plus grande sincérité, elle en est incapable. Il reste que ce sentiment n'est pas une damnation pour celui qui sait que celui à qui il s'adresse, le connaît mieux que lui-même et rentre dans le secret de son cœur, non comme un voleur, mais comme un père qui aime son enfant.

En outre, si la parole est insuffisante face au désir de Dieu, la Parole de Dieu est, nous l'avons entrevu, incompréhensible, elle doit être gardée comme un secret. Et comme le regard de Dieu va au cœur de l'homme, sa Parole va aussi au cœur de l'homme, comme pour Marie, qui cache les paroles de l'ange. La pénétration du regard et celle de la Parole sont identiques. Regarder quelqu'un, c'est ne pas le forcer, c'est le laisser agir, c'est le regarder grandir. La Parole de Dieu est ainsi : elle est gardée comme un secret, et cette Parole créatrice au fur et à mesure

qu'elle est prononcée, rend l'homme plus libre. « *La Vierge conservait les paroles comme un trésor dans le bel enclos d'un bon cœur : l'intériorité, c'est quand les paroles dites appartiennent à celui qui les reçoit comme si c'était son bien propre -et c'est vraiment son bien. Communiquer de cette manière est le plus beau triomphe de l'intériorité résignée. C'est pourquoi personne n'est aussi résigné que Dieu, car il communique en créant, de telle manière que par sa création, il donne de l'indépendance vis-à-vis de lui-même.*⁽⁹⁾ » Mais à la Parole de Dieu succède la prière de l'homme, la louange de Dieu : c'est une prière qui remet entre les mains de Dieu, la liberté accordée par le Créateur, et c'est une prière d'obéissance.

NATACHA VESSIERE.

Notes :

- (1) Nous insistons sur l'emploi du verbe communiquer : 1) emploi transitif pour donner toute la valeur de l'action à l'information communiquée, 2) emploi intransitif pour donner, cette fois, la valeur au complément d'objet indirect qu'est la manière, et enfin, 3) emploi pronominal pour mettre l'accent sur la personne qui se communique.
- (2) S. Kierkegaard, *La répétition*, trad. P.H. Tisseau, Alcan, tome III, 1933, p. 172.
- (3) In *les Cahiers de philosophie, Kierkegaard, vingt-cinq études*, Université Lille III, 8/9, automne 1989, publication 1990, P. 83 à 94.
- (4) A. Clair : *Kierkegaard, penser le singulier*, Cerf, coll. « la nuit surveillée », 1993, p. 14.
- (5) S. Kierkegaard : *Post-scriptum non scientifique et définitif aux miettes philosophiques*, trad. P. Petit, Tel Gallimard, 1989, p. 168.
- (6) S. Kierkegaard : *Miettes philosophiques*, trad. K. Ferlov et J.J. Gateau, Tel Gallimard, 1990, p. 59.
- (7) Lettre de Kierkegaard à Monrad, cité par HJ. Wahl : *Etudes kierkegaardienne*, Aubier Montaigne, coll. « Philosophie de l'esprit », Paris, 1938, p. 40.
- (8) Expression de P. Petit, dans la préface du Post-scriptum.
- (9) S. Kierkegaard : *Post-scriptum aux miettes philosophiques*, op. cit., p. 173.

3. EN BREF...

Bilan des inscriptions :

Nombre total d'inscrits.....	117	+ 30
Répartis comme suit :		
.Capes et agrégation.....	19	stable
.Séminaires et conférences ..	95	+ 30
.Bibliothèque seule	3	stable
Etudiants..... 53%		
Autres.....	47%	+ 5%

Du nouveau à la bibliothèque !

La bibliothèque du Collège Supérieur est désormais ouverte de **9h00 à 22h00** du lundi au vendredi.

Un grand nombre d'ouvrages nous ont été généreusement donnés, intéressant notamment les **germanistes**, les **latinistes** et les **philosophes**.

Tarif réduit pour les inscriptions en cours d'année.

@ @ @

Vous pouvez désormais correspondre avec le Collège Supérieur par Internet :

le-college-superieur.lyon@69.scolanet.org

4. AGENDA :

SOIREE ROBERT BRESSON

Le Collège Supérieur organise **jeudi 4 mai 2000** une soirée autour de Robert Bresson. Cette soirée, **ouverte à tous**, aura lieu à la salle de

théâtre de l'Externat Sainte Marie, montée des Carmes Déchaussés.

Programme :

18h00	Projection du Procès de Jeanne d'Arc
19h00	Table ronde sur l'esthétique et la spiritualité de Bresson.
20h15	<i>En-cas</i> en vente sur place
20h30	Projection de Lancelot du lac
22h00	Commentaire
22h30	Fin

*Plein tarif : 30 F
Tarif réduit^(*) : 20 F*

^(*) pour les étudiants et les inscrits au Collège Supérieur.

Colloque sur le Don

Sous la présidence de Jean-Luc Marion, le Collège Supérieur organise un *colloque sur le don* les **24 et 25 novembre 2000**.

Rompant peu à peu avec l'image utilitaire d'une réalité asservie et d'un homme simple réseau de besoin, la pensée contemporaine a été amenée à mettre au centre de ses réflexions la notion de *Don*. Alors que la métaphysique rompt avec une image technicienne de la création, les sciences humaines retrouvent le rôle essentiel de la générosité dans le lien social.

Faisant se rencontrer des *théologiens*, des *philosophes*, des *sociologues* et des *psychologues* dont les travaux font autorité, ce colloque permettra de faire le point sur ces réflexions et de faire se rencontrer des approches diverses. Des *attestations* permettront de montrer la réalité du don aussi bien dans la poésie que le travail social ou l'éducation.

Intervenants à ce colloque :

THEOLOGIE

Jean-Yves Lacoste, Jean-Miguel Garrigues, Jean-Claude Sagne.

PHILOSOPHIE

Jean-Luc Marion, Emmanuel Gabellieri, Jean-Jacques Wunenburger, Philippe Soual

PSYCHOLOGIE

Paul Fustier, Vincent Laupies, Jacqueline
Dheret

SOCIOLOGIE

Alain Caillé, (sous réserves : Luc Boltanski,
Camille Tarot)

ATTESTATIONS

Jean-Louis Ravistre, Marguerite Léna, (sous
réserves : Marie Thiollière).